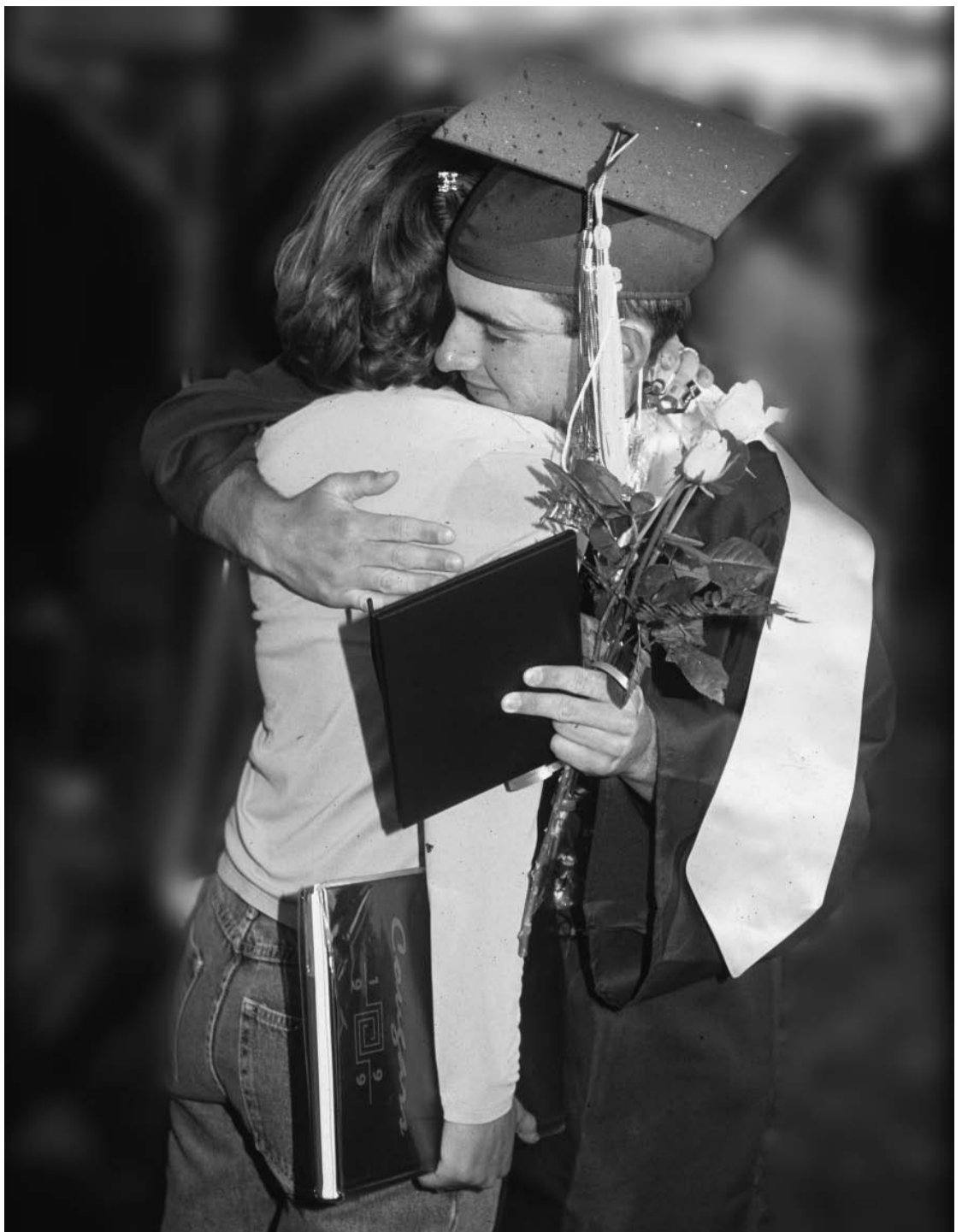




VISITE D'UNE UNIVERSITÉ
Florence Bécot, ancienne participante au programme d'une année scolaire à l'étranger, a intégré en 2005 une université américaine, pour y suivre son année de Master. Au-delà des conditions d'admission dans son université — qui diffèrent de celles définies dans le cadre du nouveau programme de Calvin-Thomas — nous nous intéressons ici au vécu de Florence sur son campus, à son approche de la pédagogie nord-américaine, et, d'une façon plus générale, aux enjeux d'une année d'études supérieures aux États-Unis.



Un an sur un campus

“
On est dans l'échange, le but au final étant la compréhension et la réflexion. L'élève va questionner, contester parfois, et le professeur expliquer. Ce n'est pas un problème. Cet échange se fait dans le seul but de comprendre. Si cela est nécessaire, le professeur expliquera cinq fois la même chose, en utilisant des approches différentes à chaque fois, jusqu'à ce que chacun comprenne et s'y retrouve.
 ”

Trois Quatorze — Comment en es-tu venue à intégrer une université américaine ?

Florence Bécot — Je suis partie dans le cadre d'un programme d'échange avec ma fac en France, au terme de ma Licence. Ces échanges sont très codifiés, ils se font sur un pied d'égalité (nombre égal d'élèves étrangers qui se rendent aux États-Unis et d'élèves américains qui sont reçus à l'étranger). La sélection était assez difficile, rude même. Mon entretien en anglais s'est bien passé, le second entretien en revanche était assez tendu ; il faut prouver que l'on mérite sa place. C'était un peu le parcours du combattant. D'autant que ma sélection par l'université française ne garantissait pas mon acceptation par le programme d'échanges, pas plus que par l'université américaine.

Trois Quatorze — Une fois ces étapes franchies, quelle université as-tu choisie, et laquelle as acceptée ton dossier ?

Florence Bécot — J'ai eu la chance d'être acceptée à « Western Washington University ». C'était mon premier choix. Ce campus se situe sur la Côte Ouest, dans l'état de Washington, à deux heures de Seattle et à quelques encablures de la frontière canadienne. L'université compte treize mille étudiants, ce qui paraît énorme vu de France, mais n'a rien de gigantesque pour une université américaine. J'ai beaucoup réfléchi à la situation du campus (proximité des montagnes et des grands espaces) et à l'atmosphère générale.

Trois Quatorze — Comment s'organisent les études supérieures aux USA ? Quelles sont les grandes différences avec le système français ?

Florence Bécot — En France, l'Université est conçue comme un prolongement du lycée, avec un enseignement orienté exclusivement autour de la spécialisation (qui est déterminée pratiquement dès la première année). Tu arrives, on te donne ton emploi du temps en fonction de cette spécialisation (maths, écono-

mie...), et tu suis les cours. Tu construis ton propre chemin. Ici, aux USA, les deux premières années sont dédiées aux « requis » de l'enseignement général (c'est un anglicisme, mais je n'ai pas mieux comme terme). Tout fonctionne sur un système de « crédits », un peu comme en « High School ». L'enseignement est assez complet. La diversité est une notion importante — l'enseignement varie, par exemple, selon chaque université. Il te faut, sur deux ans, valider un certain nombre de crédits en « Littérature », « Communication », « Maths », « Sciences », « Sciences sociales », « Business », etc... Et au fur et à mesure, en fonction de ton niveau, de tes choix et de tes compétences tu t'orientes vers ta « Major ». Si tu sais vraiment ce que tu veux faire tu peux te spécialiser plus tôt. Tu fabriques tes études un peu à la carte. Une sorte de menu complexe avec plein de variantes. Pour le seul « credit » d'anglais 1^{ère} année, il y a par exemple dix possibilités différentes (Littérature du XVIII^e siècle, « Grammaire », « Journalisme », « Creative Writing »...). Dans ton domaine de spécialisation, il y a un minimum de cours à prendre — tu les prends dans l'ordre que tu veux — et des options à choisir (donc un autre menu) qui te permettent de te diversifier encore ou bien de te spécialiser dans un domaine à l'intérieur de ta « Major » (par exemple « Ressources humaines » ou « Marketing » dans l'option Business)...

Trois Quatorze — Chaque parcours est donc unique. Es-tu guidée, aidée dans tes choix ?

Florence Bécot — Oui tu peux vraiment trouver de l'aide, chaque étudiant se voit attribuer un conseiller académique. Il y a aussi des conseillers dans chaque « département », et tu peux entrer en contact facilement et directement (e-mail ou autres) avec les professeurs. Le plus dur c'est d'avancer en fonction des disponibilités (places libres), des contraintes de ton cursus, de ton niveau. Mais tu t'en sors toujours. Même en tant qu'étranger.

Trois Quatorze — Quel était ton domaine et quels cours suivais-tu ?

Florence Bécot — Mon domaine d'études en France était « Administration, Entreprise et Territoire » avec une spécialisation en économie internationale. Ici, j'ai donc fait un Master de Business International. J'ai choisi « Lois et Environnement des Affaires », « Introduction au Management », « Affaires Internationales », « Management des Ressources Humaines », « Économie Environnementale », « Opérations Internationales », « Gestion de la diversité Culturelle », « Communication Professionnelle », « Introduction à la communication », « Natation », « Voile », « Ski »... Au final, les crédits obtenus aux US ont été validés par mon université française, et j'ai donc obtenu mon Master.

Trois Quatorze — Tu décris un système assez proche de la « high school ». Quelles sont les principales différences ?

Florence Bécot — Elles sont énormes. Pas tant sur la forme que sur le fond. Les principes sont proches, mais le niveau est incomparable. En une ou deux années, les élèves américains apprennent à travailler. On essaie de privilégier l'autonomie et la réflexion. Et ça bosse dur. Il n'y a que 10-12 heures de cours par semaine, mais on nous explique que chaque heure de cours doit générer environ trois heures de travail individuel. Il y a une grosse exigence à ce niveau-là (et un énorme contraste avec la High School). Il est courant par exemple qu'entre deux cours, le prof nous donne 100 pages de cours à lire. Et le cours d'après, tout cela est considéré comme lu, acquis. On doit faire des comptes rendus, on a des travaux considérables à préparer en groupe, etc. Ce qui est du savoir à l'état pur reflète l'investissement de l'étudiant.

Trois Quatorze — Au niveau pédagogique qu'est-ce qui distingue l'Université américaine de l'Université française ?

Florence Bécot — Les élèves sont par-

tie prenante du système; ils sont beaucoup plus impliqués. En France, il y a d'un côté le professeur (agrégé ou certifié) qui expose son savoir, et de l'autre côté, l'élève dont la seule fonction est d'écouter et de prendre des notes (de façon souvent frénétique). En économie par exemple, l'enseignant français va exposer des théories (sur le chômage, l'inflation), des théories au demeurant assez compliquées, et l'élève va simplement tenter d'enregistrer. Il est malvenu et inconcevable pour un étudiant français de prendre la parole en cours et de remettre en question les théories exposées par le professeur. Aux USA, on est dans l'échange, le but au final étant la compréhension et la réflexion. L'élève va questionner, contester parfois, et le professeur expliquer. Ce n'est pas un problème. Cet échange se fait dans le seul but de comprendre. Si cela est nécessaire, le professeur expliquera cinq fois la même chose, en utilisant des approches différentes à chaque fois, et ce jusqu'à ce que chacun comprenne et s'y retrouve!

Trois Quatorze — L'Université française, en effet, et encore plus le secondaire base son enseignement sur le magister.

Florence Bécot — Tout à fait. Et aux États-Unis, très peu. L'essentiel ici tourne autour des cas de recherche, des projets à monter, de l'argumentation à développer. Le professeur met vraiment ses connaissances au service de ses élèves, il n'est pas un simple répétiteur. Le but est que l'élève pense par lui-même. Le savoir, il doit l'acquérir dans le travail individuel qu'il mène en parallèle du cours, notamment à travers les lectures. On est loin de l'idée du bachotage.

Il y a aussi un souci de concret, d'efficacité : c'est le fameux pragmatisme américain. On te prépare à l'après-études. En cours de « Communication professionnelle », par exemple, on avait des faux entretiens d'embauche, avec de vrais professionnels. Il fallait se préparer, je veux dire phy-

Dossier. Une année universitaire aux États-Unis



siquement — ça allait jusqu'à la tenue, la présentation, la façon de se tenir pour répondre aux questions, etc. C'était très complet, très pratique aussi. En dehors des cours, les professeurs se doivent de tenir des heures de permanence, les étudiants peuvent donc aller leur rendre visite dans leur bureau afin de demander des explications sur le dernier cours, leur demander des conseils sur le projet final, ou même parler de la pluie et du beau temps.

Trois Quatorze — Les professeurs sont tenus de publier également. C'est une chose importante, n'est-ce pas ?

Florence Bécot — Oui, absolument. Il faut bien comprendre qu'ici, l'idée majeure est qu'un professeur est au service de l'Université et de ses élèves. Quelque part, il a des comptes à rendre. Il en va de son budget futur, de ses recherches et de son poste. Il y a un exemple parlant : ici les étudiants sont questionnés régulièrement sur l'enseignement qu'ils reçoivent et sur leurs professeurs (ponctualité, précision dans les corrections, pédagogie...). Ils donnent leur avis sur l'enseignement qu'ils reçoivent. Ces rapports sont lus ; ils sont importants dans la mesure où ils interviennent au niveau de la notation du professeur. Les professeurs le savent et sont obligés d'en tenir compte. Cela aide à la remise en question et participe au mouvement général.

Trois Quatorze — Parlons de la vie sur le campus.

Florence Bécot — Un campus est une ville. De par ses dimensions, son infrastructure, la complexité de son mode de fonctionnement, son administration, etc. Parallèlement aux cours, tout le monde ou presque a un travail, pratique une ou plusieurs activités (sport, arts, etc.). Ajoutons à

cela la vie collective : sorties (camping, vadrouilles, barbecues...), festivals, concerts, événements sportifs, manifs, clubs (d'environnement, de business, etc.). Les étudiants ne rentrent pas chez eux (ils voient leurs parents une fois tous les six mois). Leurs colocataires deviennent leur seconde famille. C'est un vrai monde autonome, un monde intense à tous les niveaux. Il faut s'arranger avec les horaires et les impératifs de chacun, ce qui n'est pas toujours évident pour les travaux de groupe. C'est assez incroyable. C'est une vie pleine et excitante. Tu es vraiment membre de ton université. Elle devient ta communauté. Tu fais beaucoup la fête. « Work hard, play hard » (« Travaile dur et amuse-toi fort ») est une notion connue et pratiquée sur le campus (parfois c'est même flippant car de ce côté-là, les étudiants — surtout les plus jeunes, ceux qui découvrent la liberté — sont souvent dans l'excès : c'est l'autre versant du fameux puritanisme !)

Trois Quatorze — Qu'en est-il des infrastructures ?

Florence Bécot — Je n'étais pas dans une université particulièrement remarquable au niveau américain et pourtant c'était très impressionnant. Ne serait-ce que les bâtiments : une bibliothèque immense et très complète, des amphithéâtres et nombreuses salles de classe, des infrastructures sportives (terrains de football, baseball, basket, 2 piscines, mur d'escalade, jacuzzis...), des cafés, salles de spectacles. Et au niveau des outils, de l'équipement, c'est pareil : l'informatique ultra-développée, un service de prêt d'ordinateurs, un réseau de relations informatiques (profs-élèves), des écrans, des rétro-projecteurs, etc. En dehors de la taille des choses, il y a la qualité, l'état du matériel, des salles de classe, la beauté des lieux (la

vue sur la baie, la montagne... !)

Trois Quatorze — Tout cela nécessite des moyens financiers ?

Florence Bécot — Ils sont énormes. Mais là encore on est très loin du système français. D'abord, il y a des capitaux privés (entreprises locales ou nationales, anciens élèves...) qui viennent compléter les capitaux publics. Et c'est vrai que les études sont payantes... et souvent chères ! Mais attention, il y a de réelles aides et de réelles possibilités de bourses d'études. Et les étudiants ont presque tous un job pendant qu'ils étudient ; ils financent donc en partie leurs études comme ça (moi par exemple, je travaillais dans la boulangerie du campus — c'était d'ailleurs très sympa). Un autre point important : ici aux États-Unis, on est convaincu qu'il faut investir dans sa formation. On parle donc plus en terme d'investissement pour le futur que de dépenses. Les étudiants s'endettent mais sont conscients des opportunités professionnelles qu'ils auront avec leur diplôme universitaire. Les perspectives d'embauche à la fin des études sont enviables par rapport à celles de la France (ici, par exemple, Microsoft, Starbucks et Boeing viennent recruter sur le campus régulièrement). C'est un cercle vertueux. Par ailleurs, il y a, ici, une idée très pragmatique de la gestion de l'argent (au niveau général de l'Université et au niveau de chaque étudiant). Le système est basé sur l'autonomie. Chaque université connaissant ses besoins : elle sera logiquement plus capable d'y répondre qu'un état qui aurait une dizaine d'universités à gérer.

Trois Quatorze — Revenons pour finir sur les conditions de ton séjour. L'échange dont tu as pu bénéficier ne peut se concevoir qu'à partir de la fin de la deuxième année d'études et à partir d'une sélection assez drastique, (niveau d'anglais notamment), n'est-ce pas ?

Florence Bécot — C'est vrai, oui. Pour ma part j'avais un très bon dossier scolaire, un très bon niveau d'anglais et j'ai été très réaliste dans le montage de mon dossier...

Trois Quatorze — ...Alors que notre but à Calvin-Thomas est de rendre ce type d'études possible dès la première année, et ce quasiment indépendamment du niveau d'anglais. La sélection ne se fera pas tant sur le niveau que sur le désir (pour les conditions financières voir ci-dessous).

L'université américaine est intéressée par le fait de recevoir des étudiants étrangers, notamment Européens. Notre but est de faire bénéficier les jeunes Français de cette opportunité.

Florence Bécot — Dans les universités

américaines, on voit en effet beaucoup d'étudiants étrangers, notamment de jeunes originaires d'Asie ou du Moyen-Orient, qui arrivent sans parler anglais. Pendant une ou deux années, ils ne vont faire quasiment que de l'anglais (en programme intensif pour étrangers). Dès que leur score au « Toefl » est satisfaisant, ils intègrent le cursus classique. Au final, ils parlent anglais couramment et sont diplômés de l'Université américaine.

Trois Quatorze — Que penses-tu de la formule que nous proposons ?

Florence Bécot — Même si cette année d'études a un coût, il faut avoir conscience que ce coût est mineur par rapport à ce qui vous est offert sur place. Je pense aux moyens dont on dispose et dont nous avons parlé. Si quelqu'un a la possibilité de partir, il ne doit pas hésiter. Car franchement quand tu sors de là tu te dis : « Je suis prêt. » Il faut penser en terme d'investissement.

Trois Quatorze — Considères-tu qu'il s'agit d'une opportunité à saisir pour ceux qui ont déjà fait une année en « High school » ?

Florence Bécot — Pour tout le monde ; mais il est certain qu'en ayant déjà participé à une année scolaire, on tire tous les bénéfices de l'Université. Tout d'abord, on est autonome au niveau de l'anglais et on a déjà une certaine emprise sur la culture qui nous permet d'avoir une longueur d'avance.

Trois Quatorze — Tu penses qu'on tire le meilleur de cette expérience quand on a déjà débroussaillé le terrain, n'est-ce pas ?

Florence Bécot — On a déjà évité quelques pièges. Bien que mon année PIE ait été extraordinaire, je m'étais aperçue en prenant du recul que j'étais passée à travers un certain nombre d'opportunités et j'ai voulu profiter au maximum de cette deuxième expérience. C'est toujours plus facile de faire mieux les choses la deuxième fois.

Trois Quatorze — Qu'as-tu appris de majeur durant cette année ?

Florence Bécot — À cause ou — devrais-je dire — grâce à certains cours, j'ai dû réfléchir sur moi-même, réfléchir à ma vie, à ce que je voulais en faire. J'ai dû mettre des mots sur mes projets personnels et professionnels. Cela n'avait jamais été le cas en trois ans de fac en France. Dans un registre totalement différent, j'ai appris à skier et à apprécier la poudreuse du Pacifique Nord Ouest !

Trois Quatorze — Qu'est-ce qui est le plus dur ?

Florence Bécot — Rien. Mais je pense que cela est dû avant tout à mon choix d'université, aux amitiés que je me suis faites et au fait d'apprécier à sa juste valeur l'opportunité qui m'était offerte. ●

Florence BÉCOT

Née le 10 mars 1983 à Rennes

Une année universitaire aux États-Unis, West Seneca, New York.

Une année scolaire aux États-Unis, Western Washington University, WA

Master en Administration entreprise et territoire, spécialité économie internationale

Travaille actuellement pour Andeo, Portland, OR. Assistante des programmes inbound (lycéens étrangers qui viennent aux US)

Responsable programme bénévolat.

CAMPUS B

Un programme de bourses d'études universitaires aux États-Unis

QU'EST-CE QUE « CAMPUS B » ?

- Un programme d'études aux USA, organisé et coordonné par Calvin-Thomas.
- CALVIN-THOMAS permet aux étudiants français titulaires du baccalauréat d'intégrer une université américaine pendant une année (renouvelable).
- CALVIN-THOMAS garantit à tous les participants l'obtention d'une bourse d'études conséquente.

À QUI S'ADRESSE « CAMPUS B » ?

- À tous les bacheliers français âgés de 18 à 26 ans, quel que soit leur niveau d'anglais.
- Ce programme est particulièrement adapté à ceux qui ont suivi une année d'études en « High school ». Leur connaissance du pays et leur niveau d'anglais leur permettent en effet de bonifier leur cycle d'études aux USA.
- Durée envisageable des études : de 1 à 4 ans (jusqu'à l'obtention d'un Bachelor's — équivalent d'un Master).

DEUX FORMULES

- ACADEMICS : tous domaines d'études
- ATHLETICS : tous domaines d'études avec pratique intensive d'un sport.

LE PROCESSUS D'INSCRIPTION

- Le candidat dépose un dossier (présentation, compétence, niveau d'anglais — score obtenu au Toefl —, domaines d'études souhaités ou envisagés...)
- En fonction de ce dossier, Calvin-Thomas, en liaison avec les universités américaines, propose un choix minimum de 7 universités (« Academics »).
- L'étudiant se détermine en fonction notamment du coût de l'université (et du montant de la bourse proposée), de la situation de l'université, des domaines d'études proposés...

COÛT DU PROGRAMME MONTANT DES BOURSES

- « ACADEMICS » : → COÛT GLOBAL : 1650 euros de frais d'inscription + coût des études après déduction de la bourse. → BOURSE D'ETUDES : Calvin-Thomas s'engage à établir deux propositions de bourses (donc de proposer deux universités) qui ne laissent qu'entre 5500 et 9000 dollars à la charge du participant. Les cinq autres propositions de bourses peuvent aller jusqu'à 50% du montant total des études.
- COÛT « ATHLETICS » → COÛT GLOBAL : 2850 euros de frais d'inscription + le coût des études après déduction de la bourse. → BOURSE D'ETUDES : Calvin-Thomas s'engage à établir une proposition de bourses (donc de proposer une université) qui ne laisse que 9000 dollars à la charge du participant. Les deux autres propositions de bourses allant de 50% à 100% du montant total des études.

CE QUE COMPREND LE COÛT D'UNE ANNÉE D'ÉTUDES « CAMPUS B »

- Les frais d'inscription et le coût du service Calvin-Thomas
- Les études aux USA
- Le logement sur le campus
- Le « Meal plan » (repas matin, midi et soir, sur le campus)
- Les frais de visa (80 euros au 1^{er} juin 07) et de transport sont à la charge du participant.

DANS QUELLES UNIVERSITÉS ?

- CALVIN-THOMAS propose des universités réparties sur tout le territoire américain, avec une nette prédominance pour le Middle West et le Sud.

EN SAVOIR PLUS

- www.calvin-thomas.com/University

RESPONSABLE DU PROGRAMME

- Benito Maldari

TÉLÉPHONE

- 04 42 91 31 01

E-MAIL

- courrier@calvin-thomas.com